


La rebelle aux pieds nus

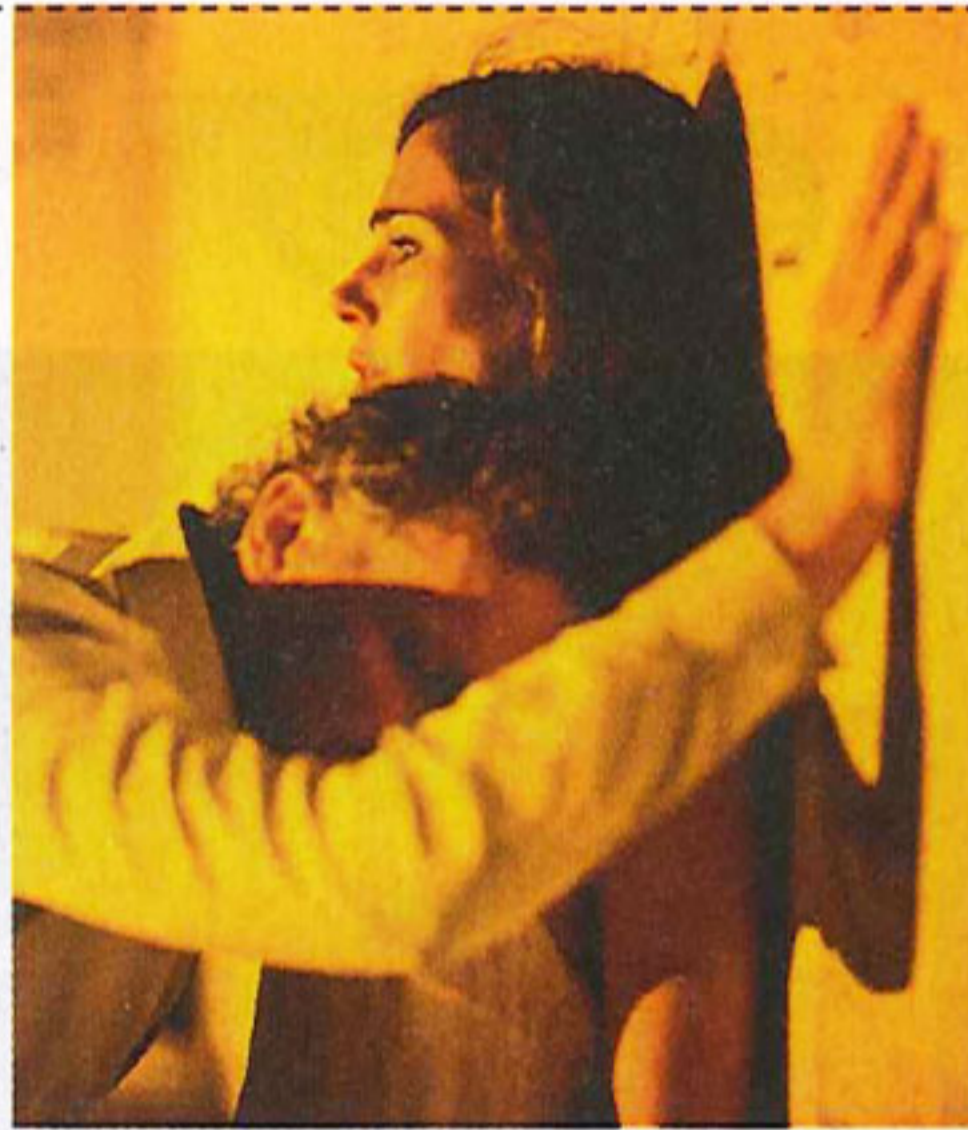
 **HEDDA GABLER**
DRAME
HENRIK IBSEN

Avant même que ne commence le spectacle, Hedda égrène quelques notes sur son noir piano droit, comme perdue dans l'immense espace vide de sa maison en chantier. Elle est juste en nuisette et trop grand gilet de laine noire, jambes et pieds nus, queue-de-cheval peu apprêtée, belle et sensuelle. Elle semble s'ennuyer déjà... Et, à peine revenue de son voyage de noces, ne même pas chercher à aménager cette nouvelle demeure où s'entassent, à gauche, les fleurs dans de vilains pots de peinture, où un canapé blanc, à droite, attend des amis qui ne viennent pas, tandis qu'un écran télé débranché est posé à la hâte devant le mur du fond et qu'une domestique vieux genre - une espèce de meuble elle aussi - restera assise sur sa chaise tout au long du spectacle pour répondre à l'interphone. Le décor est posé. La morosité, l'abattement et le spleen qui hantent une héroïne confrontée à la médiocrité ambiante, aux velléités, lâchetés et compromissions d'une société usée où s'annoncent de nécessaires chambardements, où les sociologues et historiens qui entourent cette Emma Bovary revue à la sauce norvégienne - son mari, son amour de jeunesse - commencent à penser à l'avenir des civilisations...

Habitué à adapter au théâtre des scénarios de cinéma - de Bergman à Cassavetes -, à les sortir de l'écran pour les incarner, les rendre proches, sensibles, le

metteur en scène néerlandais Ivo van Hove, 53 ans, a sans complexe aucun actualisé la *Hedda Gabler* de Henrik Ibsen (1828-1906). Et a trouvé de belles correspondances entre des personnages imaginés en 1890 et nos contemporains bobos intellos sans repères d'aujourd'hui, errant entre pensées d'hier et de demain, courant uniquement après des ambitions personnelles, des satisfactions immédiates, des plaisirs matériels dans un monde où ne règne plus d'idéal, de vraie vocation. Un monde déchu et vain dont les femmes sont déjà en cette fin de XIX^e siècle les premières spectatrices et plus lucides analystes. Le mari de Hedda, brave professeur sans génie, arrive ainsi de la salle sur le plateau avec une caricaturale valise à roulettes ; et on le voit soudain avec les yeux de sa jeune épouse... Ivo van Hove réussit mystérieusement à ce que le public regarde la pièce via l'œil désabusé de son héroïne, trop déçue par cette existence qui ne correspond à aucun de ses songes et désirs de jeunesse. Pourtant il n'utilise pas cette fois ces écrans vidéo qui peuvent orienter le regard du spectateur ; juste la chair, la présence physique, la matérialité assumée d'une actrice magnifique, à moitié nue de bout en bout, refusant de porter les vêtements d'un temps, d'un moment qu'elle refuse, rebelle et condamnée.

De *Peer Gynt* à *Solness le constructeur* ou *John Gabriel Borkman* ou *Brandt*, le théâtre d'Ibsen regorge de ces rêveurs à jamais inadaptés et inadaptés. Mais ses héroïnes féminines hésitent moins à aller jusqu'au bout de leurs désillusions, telle la Nora de *Maison de poupée* ou cette



HEDDA, REBELLE ET CONDAMNÉE.

Hedda, ici montrée avec une liberté, une insolence, une désespérance comme on en sent rarement. Car Hedda reste en permanence sur le plateau. Cachée ou pas derrière son piano, elle espionne et écoute. A-t-elle envie de se convaincre que la vie vaut quand même le coup, elle qui refuse l'idée même d'être enceinte ? Elle n'y parviendra pas. Les niaiseries de la vie familiale, les intérêts permanents qui pourrissent la vie sociale, amicale, la veulerie des êtres auront la peau de la fille de général raide dans ses principes et ses rêves...

Malgré la langue étrangère, on entre au plus intime de ce parcours d'adolescente déçue. L'espace au parquet blond, aux murs de plâtre en réfection est si vaste qu'on y installe ses fantasmes. Ivo van Hove a rendu peu à peu étrangement cinématographique la pièce, avec ses espèces de plans larges et ses soudains gros plans, ses presque travellings. Étonnante entreprise d'homme de scène que de permettre au spectateur de se faire son propre film d'une pièce...

| Mise en scène Ivo van Hove, du 1^{er} au 3 décembre, Maison des arts de Créteil (94) | En néerlandais surtitré en français | Tél. : 01-45-13-19-19.



L'HISTOIRE TERRIBLE MAIS INACHEVÉE DE NORODOM SIHANOUK, ROI DU CAMBODGE
THÉÂTRE
HÉLÈNE CIXOUS

Leçon d'Histoire (et d'histoire du théâtre) : en 1985, Ariane Mnouchkine montait ce texte monumental d'Hélène Cixous sur la tragédie récente du Cambodge, quelques années seulement après la chute des Khmers rouges. Un quart de siècle plus tard, deux comédiens du Théâtre du Soleil, Georges Bigot (qui incarnait Sihanouk à la création) et Delphine Cottu, le font jouer par trente jeunes acteurs cambodgiens de l'école des arts Phare Ponleu Selpak, s'appuyant sur la mise en scène d'origine.

On voit le topo : trois heures et quelques en khmer surtitré, un geste de transmission inattaquable, quel que soit le résultat... Mais le spectacle s'avère formidable, et la troupe, étonnante de maîtrise. Il faut dire qu'Hélène Cixous a donné une dimension shakespearienne au destin de ce souverain. Avec une grande force d'écriture, à l'image du saisissant monologue sur la haine du futur Pol Pot... Sur la scène, presque nue, Sihanouk est joué par une actrice au tempérament extraordinaire, San Marady, qui, sur le mode néo-expressionniste (gestuelle spectaculaire, roulements d'yeux) fait de son personnage un monarque idéaliste et capricieux, presque un enfant têtue. Amis et ennemis (on voit sur scène Kissinger ou Zhou Enlai !) complotent et s'agitent autour de lui, jusqu'à sa destitution et son exil.

A la Cartoucherie, il y a, bien sûr, l'émotion de voir de jeunes gens s'approprier l'histoire de leur propre pays. Il y a surtout un pur plaisir de spectateur à une grande geste historico-politique, bourrée de rebondissements. **AURÉLIEN FERENCZI**

| Jusqu'au 4 décembre, Cartoucherie-Théâtre du Soleil, Paris 12^e.

| Tél. : 01-43-74-87-63.